

(Esclavonie) (820-822). Liudewit alla périr en Dalmatie (823).

Les rébellions se succédaient sur toutes les Marches, depuis que les peuples tributaires ne sentaient plus la main du grand Karle. La catastrophe du roi Morman avait à peine maintenu les Bretons trois ou quatre ans en repos; un chef nommé Gwiomarkh releva dès 822 l'étendard de l'indépendance. Lodewig le Pieux retourna en personne contre les Bretons, dans l'automne de 824. Gwiomarkh et les autres tierns insurgés, poursuivis au fond de leurs landes et de leurs bois, demandèrent merci, livrèrent des otages, et vinrent, au printemps suivant (825), se présenter à l'empereur dans son palais d'Aix. Gwiomarkh oublia bientôt ses promesses et renouvela ses déprédations sur les terres des fidèles de l'empereur, jusqu'à ce qu'il eût été surpris et tué dans sa propre demeure par les hommes de Lantbert (ou Landebert), comte de la Marche de Bretagne, qui résidait à Nantes. Ces demeures des tierns bretons étaient, comme celles des antiques chefs belges, des espèces de forts cachés dans les profondeurs les plus sauvages des forêts et environnés de haies, de fossés et de marais presque impraticables (Ermold Nigél). Lodewig le Pieux imposa pour *prince (prior)* aux Bretons un des chefs de leur nation, appelé Nomenoé, homme d'un grand courage et d'une haute intelligence, qui réprima un peu leur farouche indépendance et les accoutuma à une certaine discipline; mais l'ordre qu'il établit en Bretagne ne profita pas à la monarchie franke.

Du côté du Danemark, rien de sérieux ne menaçait encore l'Empire. Hériold avait traité avec les fils de Godefrid et avait été admis au partage du Jutland. Le christianisme s'introduisait dans cette presque île à la suite du prince vassal des Franks, qui pourtant n'était pas encore chrétien lui-même. Ebbe (*Ebbo*), archevêque de Reims, lite royal d'outre-Rhin, qui avait été le frère de lait de Lodewig, et que ce prince avait tiré de son obscure condition pour l'élever au comble des honneurs, alla, en 822, prendre commission du pape à Rome pour prêcher l'Évangile chez les Danois. On s'était habitué à

rattacher exclusivement à la chaire de saint Pierre la direction du grand œuvre de la conversion des païens. La mission d'Ebbe fut assez fructueuse, et les historiens ne disent pas qu'il y ait couru de grands dangers. On commençait à se flatter d'obtenir pacifiquement en Danemark le résultat qui avait coûté tant de fatigues et tant de sang chez les Saxons. La joie fut grande dans le palais de Lodewig le Pieux quand on vit arriver par le Rhin à Mayence les blanches voiles des navires du roi Hériold, qui venait demander le baptême pour lui, pour sa famille et ses compagnons d'armes. Lodewig lui-même, dans l'église de Saint-Alban de Mayence, reçut Hériold au sortir des eaux saintes, et, de sa main impériale, lui passa les vêtements blancs du néophyte (Ermold Nigél). (826.) Les espérances qu'on avait fondées sur les prédications d'Ebbe et sur la conversion volontaire d'un roi du Nord ne tardèrent pas à s'évanouir. Hériold, menacé par ses rivaux, n'avait embrassé la foi chrétienne que pour s'assurer un appui et une retraite. L'abandon de la religion d'Odin précipita sa chute; le peuple danois repoussa l'apostat, et Hériold fut obligé de se fixer avec ses partisans dans le comté de Rhiustri (Rustringen), canton de l'Ost-Frise, que Lodewig lui donna pour asile.

Au nord, à l'est, au sud-est, la situation extérieure se maintenait donc telle que Charlemagne l'avait faite. Ce fut vers l'Espagne qu'éclatèrent les premiers revers. Les chefs wisigoths de la Marche d'Espagne, après avoir servi d'instrument à la politique des princes franks contre les Arabes, commencèrent d'aspirer à l'indépendance, à l'exemple des walis musulmans leurs voisins. Le jeune duc de Gothie Bernhard, fils du célèbre Wilhelm de Toulouse, fut battu par l'émir de Cordoue, Abd-el-Rahman II, en personne, qui le poursuivit jusqu'à Barcelonne. Deux ans après, les Franco-Aquitains firent en Navarre, nom que commençait à prendre la Wasconie d'outre-Pyrénées, une expédition qui réussit encore plus mal : les Navarrois et les Arabes réunis assaillirent les Franco-Gascons dans

le fatal défilé de Roncevaux, et les exterminèrent ou les prirent jusqu'au dernier.

La nationalité de la Navarre fut ainsi fondée contre les Franks, au contraire de celle de l'Aragon et de la Catalogne, qui le fut par eux.

A l'autre extrémité des Pyrénées, les complots wisigoths n'avaient pas cessé. A la fin de 826, le Goth Aizo souleva ses compatriotes de la Marche orientale, et appela les *Sarrasins*. La Catalogne centrale fut perdue, et l'Empire ne garda que les plages de Barcelonne et de Gironne, d'une part, et, de l'autre, quelques forts des montagnes. En même temps, la puissante nation des Bulgares, qui dominait sur les deux rives du Bas-Danube, et qui, par suite de la ruine des Awares, s'était avancée jusqu'à la Theyss, envahit la Basse-Pannonie et l'Esclavonie entre la Drave et la Save, et en chassa les officiers et les vassaux de l'Empereur.

La décadence des Franks commençait. L'année suivante (828), l'avantage, vers les Pyrénées, resta encore aux musulmans, qui avaient une prépondérance croissante dans la Méditerranée, infestaient toutes les îles et toutes les côtes, et entamaient en ce moment la conquête de la Sicile sur les Grecs : une descente des Franco-Italiens près des ruines de Carthage ne compensa pas les progrès de l'islamisme. L'aspect général de l'Occident était triste et sombre : la disette et l'épidémie désolaient la Gaule; les désordres grandissaient, et le gouvernement du grand Karle s'écroulait sans bruit sous son impuissant successeur.

Le parti ecclésiastique, qui avait dicté la constitution de 817, tenta un grand effort pour s'emparer de ce pouvoir qui échappait des mains de Lodewig, et pour soumettre l'Empire à l'aristocratie épiscopale, seule héritière des vues de *Charlemagne*. L'abbé Wala, au plaid d'automne de 828, aborda nettement la question d'une réforme générale au nom de la religion, en déclarant « qu'aux mains des évêques étaient les droits humains non moins que divins », et annonçant ainsi explicitement la prétention d'enfermer l'État dans l'Église,

et de subordonner politiquement la société laïque, y compris le souverain, à la société ecclésiastique. C'était là le résultat inévitable de la politique de *Charlemagne*, qui avait gouverné par le clergé, et élevé les évêques au-dessus des comtes : sa dictature temporaire sur les deux ordres clerc et laïque avait disparu avec lui, et l'épiscopat, après avoir été l'instrument de la royauté, cherchait à son tour à faire de la royauté son instrument.

Lodewig s'y prêta d'abord avec docilité et ordonna la convocation de quatre conciles provinciaux pour la Pentecôte de 829, afin que les évêques y traitassent des affaires de la religion et des abus du gouvernement civil. La circulaire adressée aux peuples à cette occasion, au nom des « empereurs augustes Lodewig et Lothar », atteste le profond abattement d'esprit où était tombé Lodewig : il y parle en pénitent et non en souverain, et ne s'y montre préoccupé que du désir d'apaiser le courroux céleste provoqué par les péchés de son peuple et par les siens à lui, qui reconnaissait « avoir péché plus que les autres ». On ne saurait s'empêcher d'être ému de compassion pour cette conscience tendre et timorée, qui montrait, qui exagérait même le mal aux yeux de Lodewig, sans lui prêter la force de le combattre : on a comparé *Louis le Débonnaire* à saint Louis; mais saint Louis sut agir conformément à ses principes, et Lodewig le Pieux démentit sans cesse les siens, soit par son inaction, soit par ses actes.

Au moment même où Lodewig avouait franchement ses péchés passés, il s'appretait à en commettre un nouveau dont les conséquences allaient être incomparablement plus désastreuses : tandis que les quatre conciles provinciaux s'assemblaient à Mayence, à Paris, à Lyon et à Toulouse (juin 829), l'empereur, cédant aux obsessions de sa femme et à l'amour paternel, se décidait à faire un royaume à son dernier-né, Karle, aux dépens des États destinés à Lothar, et au mépris de la constitution de 817. Judith sut arracher à Lothar un consentement qui calma les scrupules de Lodewig, et,

dans le plaid général ouvert à Worms au mois d'août, à la suite des quatre conciles, l'empereur proclama Karle roi de l'Allemanie (dans laquelle était comprise l'Helvétie germanique à l'est de la Reuss), de la Burgondie transjurane (Suisse romane, qui s'étendait du Jura au lac de Lucerne et à la Reuss), de la Rhétie et de l'Alsace.

Cette violation du pacte solennel de 817 déchaîna les orages et dissipa les espérances d'une réforme pacifique, à laquelle la plus étroite union du souverain et des évêques eût à peine donné quelques chances. Les éléments les plus opposés se coalisèrent contre l'imprudent monarque : Lothar, craignant que l'ambitieuse Judith ne se contentât pas d'un lot aussi médiocre pour son fils, et revenant sur ses engagements, entraîna dans ses intérêts ses frères Peppin d'Aquitaine et Lodewig de Bavière (ou le Germanique); les chefs du parti épiscopal, exaspérés du parjure de l'empereur, projetèrent dès lors de l'obliger à abdiquer au profit de son fils aîné, et les grands laïques, qui espéraient, à la faveur des troubles, se rendre indépendants chacun chez eux, entrèrent aussi dans la ligue.

Abandonné de tous, sauf du duc Bernhard de Septimanie, Lodewig n'essaya pas de résister. L'intervention d'un des trois frères (Louis le Germanique) empêcha qu'on déposât l'empereur; mais on obligea Judith à prendre le voile au couvent de Sainte-Radegonde, à Poitiers, et Lodewig dut jurer de se conduire désormais par les avis de ses grands. Il conserva ainsi le titre d'empereur qu'on avait voulu lui ravir; mais il ne conserva que cela : le pouvoir souverain passa aux mains de Lothar, qui renvoya ses frères Peppin et Lodewig le Germanique dans leurs royaumes, et fit garder à vue l'empereur dans sa propre cour par des moines chargés de l'amener à embrasser la vie religieuse. Le petit Karle, dépouillé de la royauté, fut aussi retenu comme prisonnier (830).

II

La constitution de 817 était donc rétablie, et le parti de l'unité était arrivé en apparence à ses fins; mais la victoire fut suivie d'amers désappointements; le parti de l'ordre sembla n'avoir vaincu qu'au profit des passions les plus désordonnées; Lothar, esprit médiocre, violent, égoïste et avide, était tout à fait au-dessous du rôle qu'on lui avait destiné; son mauvais gouvernement rendit des amis à son père : les moines mêmes que Lothar avait placés près du monarque déchu se dévouèrent à sa restauration, et l'un d'eux, Gontbald, se rendit de sa part auprès des rois Peppin et Lodewig, afin de les gagner par l'appât d'une augmentation de territoire. L'Aquitaine et la Bavière se rallièrent ainsi au vieil empereur; les Germains du Nord, Saxons et Frisons, lui étaient tout dévoués, et avaient montré une vive irritation à la nouvelle des événements de Compiègne.

La réaction éclata à l'occasion du plaid général d'automne. Lothar, délaissé des siens, se soumit à son père; l'impératrice Judith fut ramenée de Poitiers à Aix-la-Chapelle; elle ressaisit toute sa puissance sur l'esprit de son mari, et l'on s'en aperçut à l'étendue et au caractère de la réaction : les rois d'Aquitaine et de Bavière furent récompensés de leur repentir; ils eurent quelques accroissements de territoire; mais le nom de Lothar fut retranché des actes publics, où il figurait depuis treize ans à côté de celui de son père : on l'obligea de renoncer à l'association à l'Empire et de promettre qu'il se contenterait du royaume d'Italie; le sort futur de la monarchie demeura enveloppé de nuages, à travers lesquels on pouvait deviner sans peine les plans de Judith et ses espérances pour son fils Karle.

L'année suivante (832), Peppin et Lodewig, qui s'étaient attendus à hériter de l'autorité de Lothar, se révoltèrent de nouveau, sou-